

d'enfance, des rapports vrais, des convenances d'âge, d'esprit, de goût et de cœur les unissaient. Voici les pensées qu'ils méditèrent en peu de temps :

“Pense et prie avant de choisir, choisis avant d'aimer, et ne confie le secret de ton cœur qu'après en avoir longtemps causé avec Dieu et avec ceux qui t'aiment.”

“Et si Dieu et ceux qui t'aiment approuvent ton amour, noue-le par le lien de la promesse au cœur de ta fiancée, de peur qu'il ne tombe de ta main comme les choses qui ne tiennent pas.”

“Et quand tu lui auras donné ta foi et que tu auras reçu la sienne, ne ferme point tes lèvres aux pensées de son cœur, et laisse ta fiancée appuyer sa vie sur ton bras et ses espérances sur ton cœur.”

“Et le ciel, où l'on aime sans fin ni mesure, s'inclinera vers vous, et les anges prendront vos cœurs dans leurs mains et les aideront à s'aimer.”

Beaucoup d'autres maximes étaient dans le livre, et leur firent comprendre à tous deux le mariage sous un jour sérieux et vrai; ils s'aimèrent, et Adélaïde se maria, mais pour devenir bonne et tendre épouse, et non plus comme elle l'avait long-temps voulu, seulement pour ne plus être cette chose à ressort, cette chose inerte, qui n'ose ni penser, ni agir; cette chose artificielle, sans réalité, sans couleur, sans saveur, sans personnalité propre; cette chose insaisissable, inexplicable, qui n'est rien, ne sait rien, ne veut rien; qui voudrait être seulement ce qui doit plaire à tous, et qu'on appelle *une demoiselle à marier*.

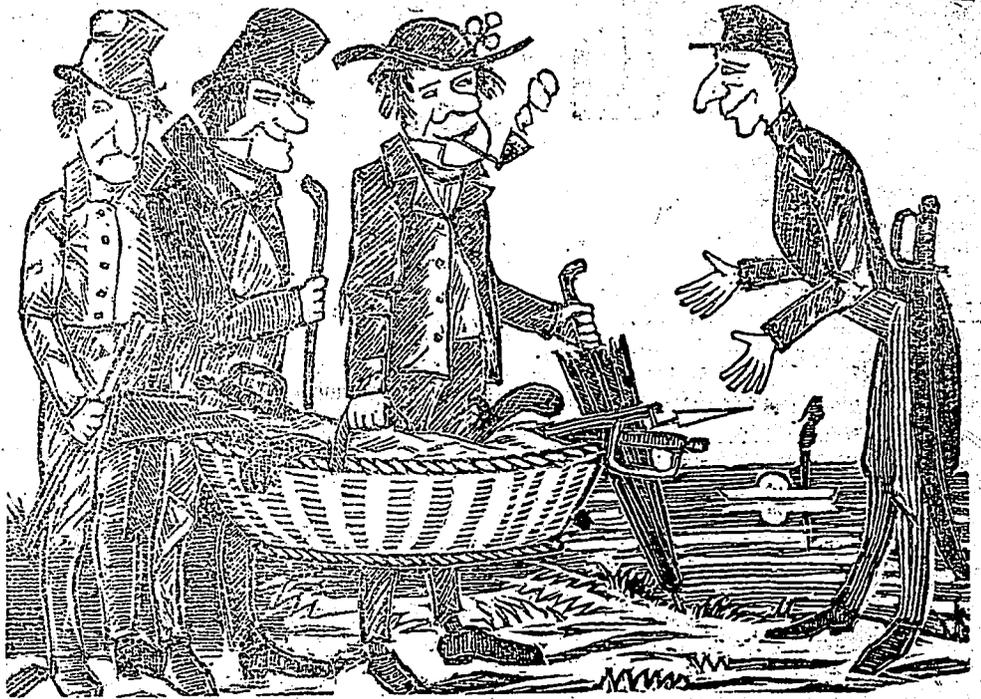
ANNA-MARIE.

QUEBEC:

SAMEDI, 22 SEPTEMBRE 1866.

Le *Courrier du Canada* est bien sombre ces jours-ci. On dirait, que Dieu nous pardonne, qu'il s'inspire de Laménais pour écrire ses articles prophétiques, quoique le style de cet admirable écrivain n'y paraisse pas du tout. Il prédit force catastrophes et cataclysmes: aux Etats-Unis une plus terrible guerre civile; en Europe, la Révolution (qu'est-ce que la Révolution?), laquelle envahit maintenant peuples et rois. Son imagination est montée à des hauteurs apocalyptiques et nous ne savons vraiment pas où cela le mènera. Et puis le gouvernement républicain l'offusque plus que nous saurions le dire; cette abominable république a sa chute marquée dans la haine du *Courrier*.

Ses lecteurs ont dû être bien surpris d'apprendre qu'aux Etats-Unis, radicaux et démocrates, maintenant divisés, s'entendaient à merveille pour écraser le Sud et torturer Jefferson Davis. Les radicaux, passe encore, mais les démocrates? Contre qui l'*habeas corpus* avait-il été suspendu? Contre les démocrates qui conspiraient sans cesse dans le Nord, qui affichaient ouvertement leurs sentiments de désunion. Ne sont-ce pas les démocrates qui essayèrent de faire l'élection de McClellan? Vraiment, c'est à croire que le *Courrier des Etats-Unis* n'est plus le vaide-mecum de nos journalistes conservateurs, pour tout ce



AGTUALITE.

SAM (*Officier américain*). — On ne passe pas Pat... Ça vous est défendu d'aller chez Bull comme la dernière fois.

PAT. — Mais j'y vas en pic-nic.

SAM. — All right! Passez.

qui a trait aux affaires politiques de nos voisins!

Il va sans dire que les radicaux sont la cause de tout le mal. On se garde bien de dire que le *New York Times*, cité ici avec tant de complaisance, n'est que l'organe d'une nuance du parti républicain qui tient au pouvoir. Il ne faut donc pas perdre de vue que ce parti est maintenant divisé, la nuance dont nous parlons tendant à sa fondre dans le parti démocrate. Ce journal, rédigé avec un incontestable talent par M. Raymond, semble, depuis quelque temps, avoir pris pour tactique de démontrer à la portion du parti radical ou républicain qui est resté fidèle à son programme, du moins en ce qui touche à l'égalité civile et politique du nègre, que la guerre civile est imminente. C'est la tactique du découragement ou de la peur. Elle n'est pas nouvelle. En France les réactionnaires, quelque temps avant le Coup d'Etat inventèrent les *partageux* et M. Romien écrivit le *Specire Rouge*. Les démocrates font donc cause commune avec les radicaux qui ont maintenant le gouvernement, et ils prophétisent à qui mieux mieux sur les ruines du pays. Bref, ils en sont à parler de dictature, à la réunion dans une seule main de tous les pouvoirs que la nation américaine s'était accoutumée à déléguer aux hommes de son choix.

Ce qui épouvante nos conservateurs, c'est l'agitation d'un grand peuple pour le triomphe de certains principes; ils ne peuvent pas concevoir que les idées puissent faire ainsi frémir toute une nation! Ils sont accoutumés ici au spectacle de l'abâtardissement des âmes et des intelligences, et ils ne peuvent contempler cet autre spectacle d'une lutte qui s'accomplit sur le terrain des principes, sans une peur profonde. C'est pour cela que la tactique de la peur a tant d'écho dans leur cœur!...

Québec a toujours la tête dans un brouillard et les pieds dans la boue. Il ne jouit guère du soleil à l'heure qu'il est; cet astre n'y vient pas hasarder un "piéd blanc et vermeil", selon la métaphore d'Auguste Barbier, l'auteur des *Lumbes*. Nous jouissons d'un ciel anglais, quoi!

Les piétons sont éclaboussés; ils naviguent sur des trottoirs; ils ont l'air de flotteurs avec des parapluies pour gaffes! Les essieux sont rompus, le bois de chauffage se pile en pleine rue, et le foin aussi. Tout le monde court les plus grands dangers ici: carrosses, cabriolets, pataches, tout s'échoue, se brise, se casse et s'éparpille dans l'ornière.

Le chemin-de-fer urbain a toujours le privilège de déblayer sa propre voie et d'embarrasser les voies parallèles de boue qui déborde jusques aux portes des maisons. Les lisses, par l'affaissement de ces voies, sont plus élevées d'un côté; les roues s'écartent, l'essieu casse, et le pauvre charretier, tout en maudissant le privilège contre lequel il ne peut rien, perd sa journée de travail et quelque chose de plus.

Rien ne se fait pour améliorer les chemins les plus fréquentés: nous patageons; nous nous cassons le cou dans le macadam effondré, nous nous crottions jusque pardessus la tête. On a bien autre chose à penser qu'à faire un peu de toilette à la ville; on se préoccupe beaucoup plus d'accorder des places; et l'Hôtel-de-Ville a maintenant ses coulisses remplies de solliciteurs, de postulants, de protecteurs et de protégés comme un édifice parlementaire à l'époque d'une session!

Tout dernièrement nous lisions dans un journal que la municipalité de Paris, voulant réparer un bout de chemin assez considérable, fit transporter le soir toute la pierre qu'il fallait, laquelle, broyée sur les lieux par une machine à vapeur, fut pla-